



ROBIN HOBB

La Secte maudite

L'ASSASSIN ROYAL
VIII

Pygmalion

Extrait de la publication

LA SECTE MAUDITE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME EDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

La Déchirure (t. 1)
Le Cavalier rêveur (t. 2)
Le Fils rejeté (t. 3)
La Magie de la peur (t. 4)
Le Choix du soldat (t. 5)
Le Renégat (t. 6)
Danse de terreur (t. 7)
Racines (t. 8)

L'ASSASSIN ROYAL

L'Apprenti assassin (t. 1)
L'Assassin du roi (t. 2)
La Nef du crépuscule (t. 3)
Le Poison de la vengeance (t. 4)
La Voie magique (t. 5)
La Reine solitaire (t. 6)
Le Prophète blanc (t. 7)
La Secte maudite (t. 8)
Les Secrets de Castelcerf (t. 9)
Serments et deuils (t. 10)
Le Dragon des glaces (t. 11)
L'Homme noir (t. 12)
Adieux et retrouvailles (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :
LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****.

LES AVENTURIERS DE LA MER

Le Vaisseau magique (t. 1)
Le Navire aux esclaves (t. 2)
La Conquête de la liberté (t. 3)
Brumes et tempêtes (t. 4)
Prisons d'eau et de bois (t. 5)
L'Éveil des eaux dormantes (t. 6)
Les Seigneurs des trois règnes (t. 7)
Ombres et Flammes (t. 8)
Les Marches du trône (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :
L'ARCHE DES OMBRES *, ** et ***.

ROBIN HOBB

LA SECTE MAUDITE

L'Assassin Royal ★★★★★★

roman

Traduit de l'anglais par
A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original :
FOOL'S ERRAND
(The Tawny Man – Livre I)
(seconde partie)

© 2001, Robin Hobb

© 2003 Éditions Flammarion, département Pygmalion pour l'édition en langue française
ISBN 2-85704-822-X

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

A Ruth et ses fidèles rayés,
Alexander et Crusades.

SIX-DUCHÉS

Tours ○
Frontière ~~~~~
Glaciers flottants - - -

PLAINES DE GLACE
COTES GLACEES
MER BLANCHE
Anse aux Poissons
Ile aux Feux
Ile Blanche
Mouettes
Iles Roches
Baie Froide
Bac
Baie aux Phoques
Ile du Croc
Ile Béclame
Hautedune
CERF
Forge
Ile de l'Andouiller
Ile du Canevas
Ile de la Griffre
Hauts-Fonds du Raz
Finebaite
Ile du Guet
Ile de l'Oeuf
Baie du Sud
RIPON
Castelcerf
BAUGE
L'Our
Jurfac
La Cerf
La Vini
Gue-de-Négocié
LABOUR
Bord-des-Sables
Lac Bleu
LA FROIDE
Lac Pluie
ROYAUME DES MONTAGNES
Inhaampe
ESTATS CHALCEDES
MAURFOND
Fausse Baie
Baie des Marchands
Marchands de Terrville
DESEPT DES GLUCIES
La Grime

Tours



Frontière



Glaciers flottants



1

MYRTEVILLE

Depuis l'époque du prince Pie, l'élimination des vifiers était considérée comme une pratique aussi normale que la condamnation aux travaux forcés pour dette aggravée ou la flagellation pour vol. Le monde était ainsi, et nul ne le remettait en cause. Au cours des années qui suivirent la guerre des Pirates rouges, il ne fut donc pas étonnant que les purges aillent bon train : la Purification de Cerf avait débarrassé le pays des Pirates et de leurs créations, les forgisés, et les honnêtes gens aspiraient à éradiquer toute souillure des Six-Duchés ; certains se montrèrent peut-être parfois trop prompts à punir sans guère de preuves : pendant une certaine période, l'accusation, fondée ou non, d'avoir le Vif suffit à faire trembler pour sa vie.

Les Fidèles du prince Pie, comme ils se baptisaient eux-mêmes, profitèrent de ce climat de suspicion et de violence ; sans jamais révéler leur propre identité, ils se mirent à dénoncer publiquement des personnages en vue, qui possédaient le Vif mais refusaient de prendre position contre la persécution des plus vulnérables d'entre eux. C'était la première fois que les vifiers, en tant que groupe, tentaient d'acquérir une influence politique ; cependant, il ne s'agissait pas du soulèvement d'un peuple contre l'injustice d'un oppresseur, mais de la manœuvre sournoise d'une faction perfide résolue à s'emparer du pouvoir par tous les moyens. Ses membres n'étaient pas plus loyaux les uns envers les autres que les chiens d'une même meute.

Politique de la conjuration des Fidèles du prince Pie de DELVIN

Notre course effrénée pour atteindre l'embarcadère à temps se révéla sans objet ; le bac était toujours à l'amarre et il y resterait, comme me l'apprit le capitaine, en attendant une cargaison de deux chariots de sel. Quand le seigneur Doré arriva en compagnie de Laurier, peu de temps après moi, je dois le reconnaître en toute sincérité, l'homme demeura inflexible. Mon maître lui offrit une bourse replette pour nous faire traverser sans les chariots, mais il secoua la tête en souriant. « Votre argent, je ne le toucherai qu'une fois, et, si joliment qu'il tinte, je ne pourrai le dépenser qu'une seule fois, tandis que cette cargaison, c'est dame Brésinga qui m'a prié de l'embarquer, et son argent tombe dans ma poche chaque semaine. Je ne veux rien faire qui risque de la mécontenter ; je vous demande donc pardon, noble seigneur, mais vous allez devoir patienter. »

Ce contretemps ne réjouissait guère sire Doré, mais il ne pouvait rien y changer. Il m'ordonna de surveiller les chevaux pendant que lui-même se rendait à l'auberge de l'embarcadère pour passer le temps confortablement assis devant une chope de bière. Il ne sortait pas de son personnage et je n'avais donc à en concevoir aucun ressentiment, ainsi que je me le répétais à plusieurs reprises. Si Laurier ne nous avait pas accompagnés, nous aurions peut-être pu mettre bas les masques de temps en temps sans compromettre nos rôles ; j'avais espéré un voyage agréable où nous ne serions pas obligés de maintenir constamment notre relation de maître et de domestique, mais c'était impossible, et je me résignai à la réalité. Pourtant, mes regrets durent transparaître dans mon expression, car Laurier me rejoignit alors que je promenais les chevaux dans un champ non loin de l'appontement. « Quelque chose ne va pas ? » demandait-elle.

Je lui lançai un regard étonné, surpris par son ton compatissant, et je répondis la vérité : « Non, je pensais simplement à un vieil ami qui me manque.

— Ah ! » Comme je me taisais, elle reprit : « Vous avez un bon maître ; il ne vous en veut pas que vous l'ayez battu à la course. J'en connais beaucoup qui se seraient arrangés pour vous le faire regretter. »

Cette réflexion me désarçonna, non en tant que Tom Blaireau mais en tant que Fitz ; je n'avais pas imaginé une seconde que le fou pût prendre ombrage d'une victoire obtenue à la loyale. A l'évidence, je n'étais pas encore tout à fait dans la peau de mon personnage. « Vous avez sans doute raison ; pourtant, il est autant vainqueur que moi, puisque c'est lui qui a choisi ma jument. De prime abord, elle ne me faisait pas très bonne impression, mais elle galope bien, et, pendant la course, elle a fait montre d'un caractère que je ne soupçonnais pas. Maintenant, je pense arriver à en faire une bonne monture. »

Laurier s'écarta pour observer ma jument noire d'un œil critique. « Elle m'a l'air de bonne qualité. Qu'est-ce qui vous gênait chez elle ? »

– Ma foi... » Je cherchai une réponse qui ne laissât pas soupçonner mon Vif. « Il me semblait qu'elle manquait de bonne volonté. Certains chevaux ont envie de faire plaisir à leur cavalier, comme votre Casqueblanc et Malta ; ma noire n'a pas cette nature, apparemment, mais elle l'acquerra peut-être à mesure que nous apprendrons à nous connaître. »

– Manoire ? C'est son nom ? »

Je haussai les épaules en souriant. « Si l'on veut. Je ne l'ai pas encore baptisée mais, en effet, c'est ainsi que je l'appelle, je crois. »

Laurier me jeta un regard en coin. « C'est toujours mieux que Noiraude ou Fifi. »

Je perçus sa réprobation et lui adressai un sourire ironique. « Je comprends ce que vous voulez dire. A la longue, je lui trouverai peut-être un nom qui lui conviendra mieux, mais pour l'instant c'est Manoire. »

Nous marchâmes un moment en silence ; Laurier ne cessait de jeter des coups d'œil aux routes qui menaient au bac. « J'ai hâte que ces chariots arrivent. Je n'en vois pas signe. »

– Bah, le pays est vallonné ; ils sont peut-être dissimulés par une colline proche et nous allons les voir apparaître dans un instant.

– Je le souhaite. Il me tarde d'être en chemin. J'avais espéré arriver à Myrteville avant la nuit, car je voudrais visiter la région le plus vite possible.

– En quête de gibier pour la Reine, fis-je.

LA SECTE MAUDITE

– Oui. » Elle détourna le regard, puis elle déclara tout à trac, comme pour me faire comprendre qu'elle ne trahissait aucun secret: «La reine Kettricken m'a dit que je pouvais vous faire confiance, à sire Doré et à vous, et que je ne devais rien vous cacher.»

J'inclinai la tête. «Sa Majesté m'honore.

– Pourquoi?

– Pourquoi? répétais-je, décontenancé. Eh bien, une telle confiance de la part d'une si grande dame envers quelqu'un comme moi, c'est...

– C'est invraisemblable, surtout sachant que vous n'êtes au château de Castelcerf que depuis quelques jours.» Elle me regarda dans les yeux.

Kettricken avait bien choisi sa confidente; cependant, la vivacité d'esprit de Laurier pouvait aussi représenter un danger pour moi. Je me passai la langue sur les lèvres tout en me demandant que répondre. Je décidai finalement de lui livrer une parcelle de vérité; il me serait plus facile de m'y tenir qu'à un mensonge lors de conversations ultérieures. «Je connais la reine Kettricken depuis longtemps; j'ai effectué plusieurs missions discrètes à sa demande à l'époque de la guerre des Pirates rouges.

– C'est donc pour elle que vous êtes venu à Castelcerf, plutôt que pour sire Doré?

– Il serait plus juste, je pense, de dire que je m'y suis rendu pour moi-même.»

Nous nous tîmes et conduisîmes nos chevaux à la berge pour les abreuver. Sans crainte de l'eau, Manoire s'avança dans le courant et but longuement; je me demandai quelle serait sa réaction lorsqu'elle embarquerait sur le bac; elle était grande et le fleuve large; si elle se mettait en tête de faire des difficultés, la traversée risquait de me paraître longue. Je trempai mon mouchoir dans l'eau froide et m'essuyai le visage.

«Vous croyez que le prince a simplement fait une fugue?»

J'ôtai le mouchoir de devant mes yeux pour la dévisager, abasourdi. Cette femme n'y allait pas par quatre chemins! Je jetai des coups d'œil alentour pour m'assurer que nul ne pouvait nous entendre tandis qu'elle ne me quittait pas du regard. «Je n'en sais rien, répondis-je avec la même franchise. Il est possible qu'il ait été enlevé par ruse plutôt que de force; c'est l'impression que

j'ai. Mais j'ai la conviction qu'il n'est pas seul responsable de sa disparition.» Je mordis ma langue trop bien pendue : comment étayer cette opinion ? En révélant que j'avais le Vif ? Mieux valait écouter que parler.

« On risque donc de chercher à nous empêcher de le retrouver.

– C'est une éventualité.

– Qu'est-ce qui vous fait penser qu'on l'a enlevé par ruse ?

– Oh, une idée comme ça. » Ma réponse était trop évasive, je le savais.

Laurier planta derechef les yeux dans les miens. « Eh bien, je partage votre opinion ; en tout cas, il ne s'est pas enfui tout seul. Mon hypothèse est que ses ravisseurs n'approuvaient pas le projet de la Reine de l'unir à la narcheska outrilienne. » Elle détourna le regard et ajouta : « Moi non plus, d'ailleurs. »

Ces derniers mots me firent dresser l'oreille. Pour la première fois, Laurier laissait entendre que sa fidélité à la Reine n'était pas absolument inconditionnelle. Toute la formation d'Umbre se réveilla en moi, me poussant à déterminer la profondeur de son désaccord. Était-elle impliquée dans la disparition du prince ? « Je ne suis pas sûr, moi non plus, que cette idée soit la meilleure, dis-je pour l'inciter à poursuivre sur le sujet.

– Le prince est trop jeune pour qu'on le marie, déclara Laurier sans détour. Je ne suis pas convaincue que les îles d'Outre-Mer représentent nos meilleures alliées, et encore moins qu'elles respecteront leur engagement avec nous. D'ailleurs, comment serait-ce possible ? Elles ne sont constituées que de cités-Etats éparpillées sur la côte d'une terre hostile. Elles n'obéissent pas à un chef unique et elles passent leur temps à se disputer. Si nous scellons une alliance avec elles, nous en tirerons peut-être des avantages commerciaux, mais nous risquons également de nous retrouver empêtrés dans une de leurs guerres intestines. »

Je restai coi : manifestement, Laurier s'était sérieusement penchée sur la question, avec une profondeur de réflexion que je n'aurais pas attendue chez une chasseuse. « Que préféreriez-vous, dans ces conditions ?

– Si la décision me revenait – et je sais très bien que ce n'est pas le cas –, je garderais le prince à l'écart, en réserve, si j'ose dire, le temps d'avoir une vision claire de la situation, non seulement dans les îles d'Outre-Mer, mais aussi dans le Sud, en Chalcède,

à Terrilville et dans les territoires plus éloignés encore. On dit qu'il se déroule une guerre là-bas, et on rapporte d'autres rumeurs plus échevelées : on aurait vu des dragons, par exemple. Je ne crois pas tout ce qu'on me raconte, mais des dragons sont bel et bien apparus dans les Six-Duchés pendant la guerre des Pirates rouges ; j'en ai trop souvent entendu parler pour mettre leur existence sur le compte d'esprits particulièrement imaginatifs. C'est peut-être la guerre qui les attire, et les proies qu'ils y trouvent. »

Il m'aurait fallu des heures pour l'éclairer sur ce sujet, aussi me contentai-je de lui demander : « Vous inclineriez donc à marier notre prince avec une demoiselle de la noblesse chalcédienne ou la fille d'un Marchand de Terrilville ? »

– Peut-être même vaudrait-il mieux qu'il épouse quelqu'un des Six-Duchés. On murmure çà et là que Sa Majesté est d'origine étrangère et qu'une deuxième souveraine venue d'ailleurs ne serait pas dans l'intérêt du royaume.

– Et vous partagez ce point de vue ? »

Elle me regarda dans les yeux. « Avez-vous oublié que je suis la grand'veneuse de la Reine ? Mieux vaut une étrangère comme elle que certaines des aristocrates baugiennes que j'ai servies autrefois. »

Notre conversation s'interrompit là quelque temps. Nous fîmes sortir les chevaux du fleuve, j'ôtai leurs mors et nous les laissâmes paître. J'avais moi-même une petite faim. Comme si elle lisait dans mes pensées, Laurier tira deux pommes de ses fontes. « J'emporte toujours de quoi manger, expliqua-t-elle en m'en tendant une. Certains des nobles pour qui j'ai chassé ne se soucient pas plus du confort de leurs piqueurs et de leurs pisteurs que de celui de leurs chevaux ou de leurs chiens. »

Je me retins de défendre le seigneur Doré contre cette accusation oblique ; que le fou décide lui-même de l'impression qu'il souhaitait donner. Je remerciai Laurier puis mordis dans la pomme ; elle avait un goût aigrelet et sucré à la fois. Manoire leva soudain la tête.

Partager ? lui proposai-je.

Elle agita dédaigneusement les oreilles et se remit à brouter.

Quelques jours loin de moi et voilà qu'il fraye avec des chevaux ! J'aurais dû m'en douter. Le loup s'était servi du Vif sans subtilité ; je sursautai et les montures jetèrent des regards effrayés en tous sens.

« Œil-de-Nuit ! m'exclamai-je, surpris, en le cherchant des yeux.

– Pardon ? fit Laurier.

– C'est mon... mon chien. Il m'a suivi depuis chez moi. »

Elle me dévisagea comme si j'avais perdu la raison. « Votre chien ? Où ça ? »

Par chance pour moi, le grand loup sortit du sous-bois au même instant ; il haletait, et il se rendit tout droit au fleuve pour se désaltérer. Laurier l'observait fixement. « Mais c'est un loup !

– Il ressemble beaucoup à un loup, c'est vrai », dis-je. Je tapai dans mes mains et sifflai. « Ici, Œil-de-Nuit ! Aux pieds, mon chien ! »

Je bois, imbécile ! J'ai soif, comme toi si tu avais fait le chemin sur tes deux jambes, au petit trot, au lieu de te laisser transporter par un cheval.

« Non, répondit Laurier d'un ton égal. Ce n'est pas un chien qui ressemble à un loup : c'est un loup.

– Je l'ai adopté alors qu'il était tout petit. » Œil-de-Nuit continuait à laper. « C'est un excellent compagnon.

– Dame Brésinga risque de ne pas apprécier la présence d'un loup chez elle. »

Œil-de-Nuit releva le museau, balaya les alentours du regard puis, sans un coup d'œil pour moi, retourna sous les arbres et disparut. *Ce soir*, me lança-t-il.

Ce soir, je serai de l'autre côté du fleuve.

Moi aussi, fais-moi confiance. Ce soir.

Manoire avait senti l'odeur d'Œil-de-Nuit et surveillait les taillis où il s'était enfoncé ; elle poussa un hennissement inquiet. Je me tournai vers Laurier et m'aperçus qu'elle m'observait d'un air intrigué.

« J'ai dû me tromper, fis-je ; c'était un loup, en effet. Mais on aurait vraiment dit mon chien. »

Tu m'as fait passer pour un idiot, transmis-je à Œil-de-Nuit.

Ce n'était pas difficile.

« Drôle de comportement, pour un loup », déclara Laurier. Elle ne quittait pas des yeux le sous-bois où il avait disparu. « Il y a des années que je n'ai pas vu de ces bêtes dans la région. »

J'offris le trognon de ma pomme à Manoire ; elle l'accepta et, en retour, me laissa la paume maculée de bave verdâtre. Je jugeai plus judicieux de ne pas répondre à la remarque de Laurier.

LA SECTE MAUDITE

« Blaireau ! Grand'veneuse ! » C'était le seigneur Doré qui nous appelait du bord de la route, et c'est avec soulagement que je menai les chevaux dans sa direction.

Laurier me suivit. Comme nous approchions de mon maître, elle émit un petit bruit appréciateur, et je lui ietai un regard étonné par-dessus mon épaule. Elle observait le seigneur Dore mais, devant mon air interrogateur, elle me fit un petit sourire ; je reportai mon attention sur le fou.

Conscient de notre examen, il prit une pose étudiée mais qui paraissait due au hasard. Je le connaissais trop bien pour me laisser prendre à ses artifices : il savait pertinemment que la brise venue du fleuve faisait gracieusement danser ses boucles d'or, il avait choisi avec soin les tons bleus et blancs de son habit dont la coupe élégante mettait sa sveltesse en valeur. On eût dit une créature de soleil et de ciel. Même les bras encombrés d'un cruchon et d'une serviette blanche bourrée de victuailles, il restait d'une distinction achevée.

« Je vous apporte à manger et à boire afin que vous ne soyez pas tenté de laisser les chevaux sans surveillance », me dit-il en me tendant le paquet et le cruchon emperlé de condensation ; il regarda ensuite Laurier de la tête aux pieds et lui adressa un sourire approbateur. « S'il plaît à la grand'veneuse, je serais heureux de partager mon repas avec elle en attendant ces maudits chariots. »

Laurier me lança un coup d'œil dont le sens était évident : elle me demandait pardon de m'abandonner, mais je devais comprendre qu'elle ne pouvait laisser passer une occasion aussi exceptionnelle.

« J'en serais ravie, sire Doré », répondit-elle en inclinant la tête. Je pris les rênes de Casqueblanc de ses mains avant qu'elle ait le temps de songer à me les remettre. Le seigneur Doré lui offrit son bras comme à une grande dame, et, après une hésitation imperceptible, elle posa ses doigts hâlés sur la manche bleu pâle ; le fou les recouvrit aussitôt d'une longue main élégante. Ils n'avaient pas fait trois pas qu'ils étaient déjà plongés dans une conversation sur les oiseaux, les saisons et les plumes.

Je me rendis compte que j'étais resté la bouche entrouverte et je la refermai tandis que le monde qui m'entourait trouvait soudain un nouvel agencement : le personnage du seigneur Doré

était en tout point aussi réel et achevé que celui du fou que j'avais connu autrefois. Le fou était un petit phénomène de foire au teint livide, à la langue moqueuse et acérée, qui suscitait chez ceux qui le côtoyaient une affection inconditionnelle ou bien une répulsion et une peur immodérées ; je faisais partie de ceux qui s'étaient liés d'amitié avec le bouffon du roi Subtil, et je jugeais notre relation comme la plus sincère que deux adolescents pouvaient partager. Ceux qui redoutaient ses plaisanteries cinglantes et à qui répugnaient son teint blafard et ses yeux délavés représentaient la grande majorité des habitants du château – et voici qu'aujourd'hui une jeune femme intelligente et, je dois bien l'avouer, séduisante préférait la compagnie du seigneur Doré à la mienne !

« Les goûts, ça ne se discute pas », dis-je à Casqueblanc qui, l'air chagriné, regardait sa maîtresse s'en aller.

Qu'y a-t-il dans la serviette ?

Je me doutais bien que tu n'étais pas loin. Une minute.

Je bricolai une attache, mis les chevaux à paître, puis me rendis à la lisière de la prairie, là où commençait le bois envahi de ronces ; je trouvai une grosse pierre moussue sur laquelle j'étendis le carré de tissu, après quoi je débouchai le cruchon et constatai qu'il contenait du cidre doux. La serviette, elle, renfermait deux friands à la viande.

Un pour moi.

Œil-de-Nuit était sorti à demi du roncier ; je lui jetai un des friands et mordis dans l'autre. Il était encore tiède, rempli de viande et de sauce brunes et savoureuses. C'est un des grands avantages du Vif : on peut soutenir une conversation tout en mangeant et cela sans s'étrangler. *Alors, comment m'as-tu retrouvé, et pourquoi ?* demandai-je.

Je t'ai retrouvé comme on sait où on a été piqué par un moustique. Pourquoi ? Que voulais-tu que je fasse ? Tu n'espérais tout de même pas que je resterais à Bourg-de-Castelcerf ! Avec un chat ? Soyons sérieux. Tu empestes l'odeur de cette créature, c'est déjà bien assez désagréable comme ça ; je n'aurais pas supporté de partager le même territoire qu'elle.

Heur va s'inquiéter quand il s'apercevra de ton absence.

Peut-être, mais ça m'étonnerait : il était dans tous ses états à l'idée de retourner à Bourg-de-Castelcerf. Je ne vois d'ailleurs pas ce que

LA SECTE MAUDITE

cette perspective a de si exaltant; c'est bruyant et poussiéreux, on n'y trouve pas de gibier digne de ce nom et on ne peut pas faire un pas sans se cogner contre un humain.

Tu as donc suivi ma piste uniquement pour t'éviter ces désagréments? Tu es sûr que tu ne t'en faisais pas pour moi ou que je ne te manquais pas?

Si le Sans-Odeur et toi chassez, je dois vous accompagner. C'est du simple bon sens. Heur est un brave garçon, mais il y a meilleur chasseur que lui. Mieux vaut qu'il reste à l'abri en ville.

Mais nous voyageons à cheval, et tu n'es plus aussi lesté qu'autrefois, mon ami; tu n'as plus l'endurance d'un jeune loup. Je préférerais que tu retournes à Castelnau et que tu gardes le petit.

Autant faire tout de suite un trou dans la terre et m'y ensevelir.

«Quoi?» m'exclamai-je, saisi par l'amertume de son ton. J'avais ma gorgée de cidre de travers et me mis à tousser.

Petit frère, ne me traite pas comme si j'étais déjà mort ou agonisant. Si c'est ainsi que tu me vois, j'aime mieux être mort pour de bon. Tu voles le maintenant de ma vie quand tu crains que je disparaisse demain. Ta peur a des griffes glacées qui m'enserrent et me dépouillent du plaisir que je tire de la chaleur du jour.

Et, pour la première fois depuis bien longtemps, le loup abaissa toutes ses barrières, et je vis tout à coup ce que je me dissimulais. La réserve qui existait entre nous depuis quelque temps n'était pas du seul fait d'Œil-de-Nuit; pour moitié, elle provenait de la distance que j'avais établie entre nous par peur de sa mort et de la souffrance insupportable que j'étais sûr de ressentir. C'était moi qui le tenais à l'écart; c'était moi qui lui interdisais l'accès à mes pensées. Pourtant, cette muraille avait laissé filtrer assez de mes émotions pour lui faire mal: j'étais sur le point de l'abandonner, et mon lent éloignement par rapport à lui correspondait à ma résignation de plus en plus ancrée à l'idée de sa mortalité. En vérité, depuis le jour où je l'avais ramené d'entre les morts, je ne le considérais plus comme complètement vivant.

Je restai un moment hébété, avec le sentiment d'être un moins-que-rien sans la moindre dignité. Lui exprimer ma honte était inutile: le Vif forme un lien qui permet de se passer de longues explications; je préférerai lui présenter tout haut mes excuses. «C'est vrai, Heur est assez grand pour se débrouiller

MYRTEVILLE

seul. Désormais, nous ne nous quitterons plus, toi et moi, quoi qu'il arrive.»

Je sentis son accord. *Alors, dis-moi : que chassons-nous ?*

Un jeune garçon et un marguet. Le prince Devoir.

Ah, le garçon et le chat de ton rêve ! Eh bien, au moins, nous les reconnaitrons quand nous les retrouverons. Je restai un peu déconcerté de le voir si facilement effectuer un rapprochement et accepter un fait devant lesquels j'avais moi-même regimbé. A plus d'une reprise, nous avions partagé les pensées du couple que nous recherchions, et cela me mettait mal à l'aise. Je m'efforçai de refouler ce sentiment.

Mais comment vas-tu traverser le fleuve ? Et comment vas-tu soutenir l'allure des chevaux ?

Ne t'en fais pas pour ça, petit frère – et, quand tu me verras, ne trahis pas ma présence en prenant l'air ahuri.

Je sentis son amusement à me laisser à mes interrogations et je n'insistai pas. Je terminai mon repas, puis m'adossai au bloc de pierre qui m'avait servi de table et qui avait tiédi au soleil. Je manquais de sommeil et mes paupières s'alourdirent peu à peu.

Vas-y, dors un peu. Je m'occupe de surveiller les chevaux.

Merci. Quel plaisir de fermer les yeux et d'accueillir le sommeil sans avoir à m'inquiéter ! Mon loup veillait sur moi. Tout était redevenu comme avant : il n'y avait plus d'obstacle au lien profond qui nous unissait, et cela m'apaisait davantage qu'un bon repas sous un ciel immaculé.

★

Ils arrivent.

J'ouvris les yeux. Les chevaux paissaient toujours tranquillement, mais leurs ombres s'étaient allongées sur l'herbe. Laurier et le seigneur Doré se tenaient à la lisière de la prairie ; d'un geste du bras, je leur signalai que je les avais vus, puis je me levai à contrecœur. Ma sieste m'avait laissé une contracture dans le dos, et pourtant je me serais volontiers rendormi. Plus tard, me dis-je. J'apercevais les chariots qui s'approchaient de l'embarcadère.

Casqueblanc et Malta répondirent quand je les appelai d'un petit coup de sifflet ; Manoire, au contraire, s'éloigna autant que le lui permettait sa longe et je dus la tirer vers moi. Cependant,

LA SECTE MAUDITE

une fois que je la tins par les rênes, elle me suivit docilement comme si elle n'avait jamais eu l'intention de résister. Je conduisis les trois chevaux à la rencontre des charrettes de sel, sous l'une desquelles je remarquai les quatre pattes grises d'un loup; je m'empressai de regarder ailleurs.

Le bac, grande embarcation à fond plat en bois brut, était fixé à un cordage épais tendu entre les rives du fleuve. Des attelages de chevaux assuraient sa translation d'une berge à l'autre, et, à son bord, des hommes le maintenaient dans l'axe à l'aide de longues gaffes. Ils firent d'abord monter les chariots de dame Brésinga, et ensuite seulement les passagers et leurs montures. Je fermai la marche, et Manoïre se montra rétive, mais elle finit par obéir, davantage, je pense, pour rester en compagnie des autres chevaux qu'en réponse à mes encouragements et à mes cajoleries. Le bac s'écarta de l'appontement et entama lourdement la traversée de la Cerf. L'eau clapotait en gargouillant contre le bord du chaland à pleine charge.

Il faisait nuit noire quand nous touchâmes la rive nord du fleuve. Nous fûmes les premiers à mettre pied à terre, mais nous attendîmes ensuite le débarquement des chariots: plutôt que de passer la nuit à l'auberge proche, sire Doré décréta que nous allions les accompagner jusqu'à la résidence de dame Brésinga, à Myrteville. Les rouliers connaissaient le chemin par cœur; ils allumèrent des lanternes qu'ils suspendirent aux ridelles, et nous pûmes ainsi les suivre sans difficulté.

La lune brillait sur nous, toute ronde. Nous chevauchions loin derrière les voitures, mais la poussière qu'elles soulevaient restait en suspension et collait à ma peau. Je me sentais beaucoup plus fatigué que je ne l'avais prévu; ma contracture était plus douloureuse au voisinage de la vieille cicatrice que je devais à une flèche. Une envie pressante me saisit soudain de bavarder tranquillement avec le fou afin de renouer avec le jeune homme que j'étais jadis, mais je songeai alors que ni le fou ni Fitz n'étaient présents: il n'y avait que le seigneur Doré accompagné de son valet Tom Blaireau. Plus vite je m'en convainrais, mieux cela vaudrait pour nous. Laurier s'entretenait à mi-voix avec mon maître; flattée de son attention, elle ne cherchait pas à dissimuler son plaisir. Pour ma part, je ne me sentais nullement exclu, et même j'aurais été mal à l'aise de partager leur conversation.

TABLE

1. Myrteville	9
2. Griffes	30
3. La chasse	50
4. Le baiser du fou	70
5. L'auberge	93
6. Pierres	114
7. Devoir	146
8. Décisions	168
9. La plage	206
10. Confrontations	222
11. Rançon	246
12. Sacrifice	270
13. Leçons	293
14. Retour	319
15. Bourg-de-Castelcerf	337
Epilogue	347

Impression réalisée par



BUSSIÈRE

GROUPE CPI

*à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte de Pygmalion
Département des Editions Flammarion
en mars 2005*

N° d'édition : 813. N° d'impression : 051296/4.
Dépôt légal : avril 2003.

Imprimé en France